

Les muretiers bergamasques

Au XVIII^e siècle, à la Vallée, les murs de pâturage de pierre sèche étaient construits par des muretiers professionnels établis dans la région. On connaissait les muratiers¹ des Charbonnières, de la Cornaz en particulier. Il y avait naturellement des Rochat, mais aussi un fameux gaillard du nom de Kenobele, qui aura réussi l'exploit, tout en pratiquant l'un des métiers les plus pénibles qui soient, de ne pas s'enrichir, au contraire de finir plus ou moins misérablement.

Kenoble, Antoine de son prénom, originaire du Siebental, était probablement venu à la Vallée pour y fromager dans quelque alpage de cette région. A cet égard on l'imagine volontiers œuvrant sur le Crêt-à-Chatron sus-jacent, descendant de temps à autre au village, passant par la Cornaz et y rencontrant une jeune fille Rochat qu'il finit par épouser, devenant ainsi prince consort établi en bonne et due forme dans ce petit hameau.

Les muretiers combiers, au XIX^e siècle, furent remplacés par des professionnels venus de Franche-Comté. Ce n'est qu'à la fin de ce même siècle, ou au début de l'autre, que débarquent enfin des muretiers bergamasques qui vont rester spécialistes en la matière durant de nombreuses décennies. On connut dans la région Pietro Carminati, oeuvrant sur différents chantiers, et faisant l'objet de deux reportages écrits au moins ; et les frères Salvi, travaillant aux murs du Marchairuz. On peut les voir au travail dans le film de Jean Mayerat de 1969-1970 sur la Vallée de Joux.

Tous ces gens-là son rentrés au pays, Pietro s'étant construit une maison juste en dessous de la route joignant Berbenno à Blello, mais habitant volontiers son garage pour ne pas salir les pièces sus-jacente ! Il se faisait appeler avec une satisfaction non dissimulée Pierre. Il trouvait que ce prénom était nettement plus raffiné que Pietro. Ainsi le nom de Pierre Carminati figurait-il sur sa boîte aux lettres.

Nous eûmes l'occasion de le rencontrer, non pour évoquer avec lui le bon vieux temps, simplement pour lui demander l'autorisation d'aller cueillir des châtaignes dans les bois sous-jacents, propriété de la famille Carminati, ce qu'il ne put qu'accepter, notre épouse étant en parentage avec son frère Ernesto vivant en Suisse.

On se demande parfois pourquoi les Bergamasques avaient pu se spécialiser dans les murs de pierre sèche. Au vu des milliers de terrasses qu'ils construisirent puis entretenirent dans leur pays tout en pentes, il n'est pas difficile de comprendre qu'ils avaient pu, par ce travail de titan, s'initier à la mise en place de tels murs. Les photos ci-dessous témoignent de ces constructions destinées à créer des surfaces de culture nettement moins abruptes que la pente naturelle qui, en certains endroits, n'autorise pas à se tenir debout !

¹ Tel on les nommait à l'époque.



Réaliser des centaines de km de murs, cela vous forge des générations entières de muretiers.





Hélas, les campagnes s'abandonnent dans le pays de Bergame et les murs croulent sans qu'on ne les relève. Il est fini, le temps des entretiens méticuleux, nécessaires à la survie d'une agriculture de subsistance où les surfaces ne sont déjà pas suffisantes pour nourrir une population en expansion permanente.

Mais revenons en arrière pour faire connaissance avec nos muretiers helvètes.

MURATIERS

La profession de muratier, plus tard, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, muretier, est déjà connue au XVIe siècle, à moins qu'il ne s'agisse là que de travaux menés par les familles en marge de leurs occupations ordinaires.

Muratiers. — Au XVI^e siècle déjà, lors de la concession de *grands mas*, chacun des bénéficiaires s'empressa de border son lot de *murs secs*. Ce travail familial surprend par son ampleur. Certains de ces murs s'étendent sur une lieue, de l'Orbe à la frontière politique. Il n'est pas difficile d'en déceler les traces au beau milieu des champs comme en pleine forêt du Risoud. Mais, ce cas particulier excepté, c'est la *clôture de bois* qui avait dominé jusqu'à l'époque qui nous occupe. Le XVIII^e siècle vit son remplacement progressif par le *mur cru*, dit *muret*. Des spécialistes, combiens et étrangers, dits *muratiers*, opèrent la transformation.

Les comptes signalent une série de cas où l'on pourvut les montagnes communales de ce mode de clôture.

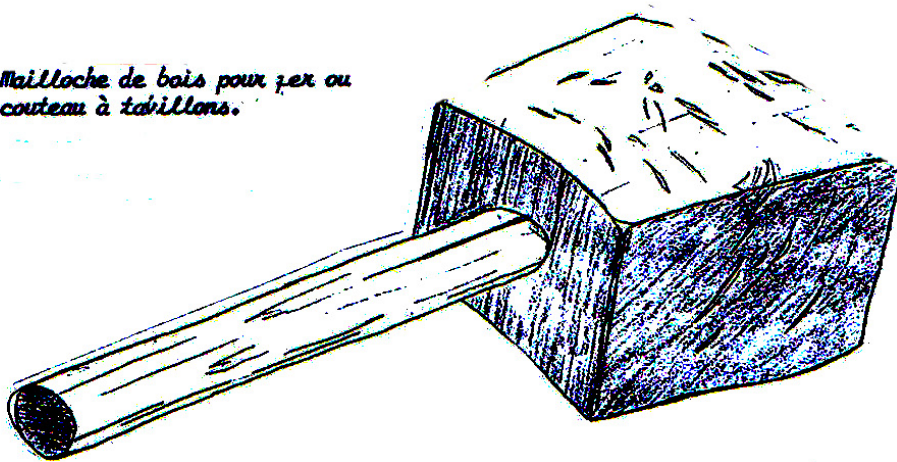
En 1736-1738, entre les propriétés de Bière et du Chenit (travail confié au muratier Rochat).

En 1746 (Lieu, Conseil), on songea à édifier un mur tout le long de la frontière de Bourgogne. Un accord avec le muratier *Quenoble* fut même conclu. Le rempart protecteur devait mesurer 3 pieds de hauteur et 2 1/2 pieds de largeur à la base, prix 4 bz par toise.

En 1758, appel aux muratiers des Charbonnières pour réparer les brèches des murs des Petites-Chaumilles, en tâche ou à la journée.

Les muratiers se chargeaient parfois de *murer les citernes*. Ainsi arriva-t-il en 1760, aux Grandes-Roches, où Anthoine Kenoble, des Charbonnières, fonctionna pour le compte de la commune du Chenit.

*Mailloche de bois pour fer ou
couteau à tabillons.*



1. Auguste Piguet, *La commune du Chenit au XVIIIe siècle*, le Sentier, 1971, pp. 147 et 148.

On ignore les raisons pour lesquelles, dans les alpages notamment, on n'use pas une technique connue pour s'en tenir aux cloisonnements de bois qui n'étaient rien d'autre que des troncs hâtivement entremêlés, que l'on devait remplacer dès leur pourrissement, admettons tous les 15 à 20 ans, et qui par cela, contribuaient à épuiser les forêts.

On en revint à la pierre, pour l'ensemble des limites, il est possible que certaines petites parcelles aient déjà été encerclées de cette manière au XVIIe, vraiment, qu'au XVIIIe siècle, au début, où la carie en bois se fait sentir de manière préoccupante.

De Muralt, aussitôt en possession de sa montagne, faite de différents petits alpages réunis, a du forcément la faire limiter par des murs crus. Nous sommes en 1721. La présence dans la commune d'un muratier qui aurait pu le faire ne nous est pas connue. Il faut attendre 1735 pour faire connaissance avec cette noble corporation, pour des travaux menés entre les communs du Lieu et du Séchey dans la région du Pré-de-Ville, soit en dessus du Lieu:

26.

Du 7^e août 1735

Les chefs de famille du Village assemblés ont députés
Messieurs Nicoulet aîné, Messieurs Nicoulet-Ruteau
avec le Secrétaire du Village pour aller voir et mesurer
les murs crus faits par les muratiers des Charbonniers
entre le Lieu Séchey par séparation les Communs Lieux dits
Pré-de-Ville, et comme le Ruteau David Ruignard
soit ledit Messieurs Nicoulet son compagnon s'ont plaint qu'ils
ne pouvoient pas être payés des sommes & Intérêts
contenus sur leur Rentier, Lesdits chefs de famille leur
ont accordé la permission d'emprunter 20. ou 22. cent
auprès du Village de Séchey pour payer la portion de dits
murs crus dudit Village, et ladite somme de devra
rendre à St Michel prochain, entreij et quel temps
ledits Ruteaux devront se faire payer pour remplacés
restituer ladite somme. —

-87-

Dudit jour 8^{me} aout 1735,

Lesdits trois députés avec les^{rs} Timeon Meylan off^{ier}
d'aurest et J. Dr. Meylan Recteur d'usclhey se sont
transportés auprès d'icelle mur et on ayant fait le
toilage avec l'ordres s. muratien il en est trouvé 290.

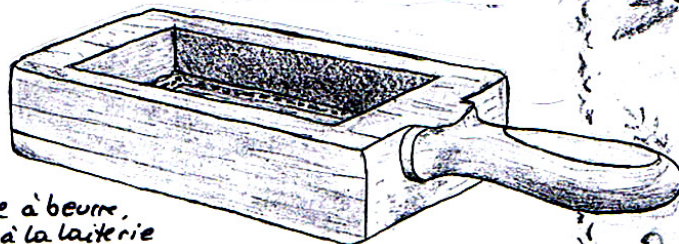
Il en viens à Henobele	61 20 - 6	} 290
à Jean Isaac son beaufrere	58 1 - 6	
Pierre Rochat anion off ^{ier}	49 - - -	
Jaques Abr. Isaac Rochat pere et fil	114 - 4 - 6	
Il en resté qu'il en ay payé 7. toises et demy	7 - 6 - -	

Il est deü au dits muratien comme d'autre part ^{27.} 290 toises
à 4^{te} part et demy la toise fair
De leur en ay déjà payé 7. toises et demy

qui font	8 ^{ff} 8 ^l 3 ^{ss}	} 103 ^{ff} 11 - 3.
Plus j'ay livré à conte aud ^{es}		
Henobele 2 ^{te} aout 1735. -	7 - 3 - -	
Plus à son b. frere Jean Isaac	26 - - -	
Plus à Pierre Rochat anion off ^{ier}	32 - 6 - -	
Plus à Jaques Rochat et Abr. Isaac son fil	29 ^{ff} 6 ^l	

Leur est redü ————— 231^{ff} 4^l 6^{ss}

Il viens au Village du Seichey à raison - 80^{ff}
de 57. personnes qui payent le bois p^r
M^{re} le ministre l'avoir ————— 157^{ff} 4 - 6
57. toises et 3^l. de plus par chaque toise
fair



le moule à beurre,
utilisé à la laiterie
plus qu'au chalet.



Les Village du Lieu d'air pour 184. —
personnes à une toise et un bat pour —
personne fait ————— 258^{fl} —

Les Village a lière q de 114/103-11-57
Lieu d'air encore lière q de 114/151-4 3 255^{fl} 3^{fl} 9

Reste 2^{fl} 8^{fl} 3^{fl} appliqué p^r un verre de 2^{fl} 8^{fl} 3^{fl}
- vin bu entre ledits Kenobele, son b. frere
Jean Isaac Rochat Jaques v. fr. Isaac Rochat
open etily ermay le 21^e may 1738, 1.

Ces comptes nous donnent nombre d'information.

Quels sont déjà les muratiers des Charbonnières enga-
gés dans ce travail:

- * Antoine Kenobele, du Sibetal!, habitant la Cornaz ².
- * Jean Isaac Rochat son beau-frère, habitant aussi
à la Cornaz, à l'époque écrit Corne.
- * Pierre Rochat, ancien officier
- * Jaques Rochat.
- * Abram Isaac son fils.

Pour ce qui est des Charbonnières, d'autres sources
nous donneront encore:

* David Aymé Rochat, muratier, cité en 1732, le pre-
mier muratier de la commune dont le nom soit connu.

* Pierre Rochat, la Cornaz, muratier cité en 1827.

Pour ce qui concerne le mur du Pré-de-Ville, ces gens-
là ont construit 290 toises. La toise à la Vallée comprend
9 pieds de Berne. Le pied de Berne équivaut à 0,29325. Nos
muratiers ont donc mis en place 765 mètres de mur.

1. AHL/ AAL.

2. Antoine Kenoble, écrit parfois Quenoble, était du
Sibenthal. On ne sait trop comment il a pu atterrir aux
Charbonnières où apparemment il aurait épousé la soeur
de Jean-Isaac Rochat de la Corne, petit hameau où il ré-
sidera. Un pauvre diable en quelque sorte, qui eut toute
sa vie à peiner pour nouer les deux bouts. On découvre
plusieurs fois son nom dans les affaires de la commune.
Il aurait envoyé ses enfants mendier aux moulins, envoyé
ceux-ci de façon abusive faire de la feuille pour ses
chèvres. Enfants qui sur le tard semblent avoir abandonné
leurs parents qui sombrèrent dans la misère. Une figure
minable et pittoresque que cet Antoine Kenobele, autre
orthographe, qui mériterait que l'on se penche sur son
destin.

D'après nos calculs, le prix au mètre serait de 5 sols 7 deniers ou 7 x. Estimons-le à un demi-florin.

Un demi-florin, à l'époque, permet:

* Une aide à un pauvre incendié de Porrentruy.

* Les criées au sieur Moysse Nicoulaz concernant les enfants d'Abraham Dépraz.

* Le dédommagement du postillon qui a apporté le mandat pour la revue.

* Le dédommagement de 2 messagers envoyés au Pont et au Chenit pour les avertir de se rendre ici au Lieu par la voie des députés.

Un fromage au bailli, à la même époque, de 38 L, à 6 x la L. fait 14/3/.

Concernant le prix de fabrication des murs, une comparaison intéressante peut être faite avec le coût de l'amodiation du Crêt à Châtron en 1741 qui fut de 1581 florins. Ce coût, somme entrée dans la caisse de la commune, aurait offert à celle-ci d'effectuer 3162 mètres de mur cru, une distance lui permettant d'encercler dans une large mesure sa montagne du Crêt à Châtron. Ce même travail, compté de nos jours à environ 200.- le mètre, coûterait actuellement à la commune, 632 400.-! Il est absolument impensable d'envisager une location de montagne de ce montant supérieur à la valeur de la montagne elle-même. D'où, une fois de plus, l'impossibilité des comparaisons qui tiennent, question de coût, du prix de l'heure et des marchandises, entre hier et aujourd'hui.

Nous n'avons pas la prétention de suivre et d'analyser la profession de muratier dans le détail pendant deux siècles et demi. Il semble qu'au début du XIXe siècle des Français soient venus se mêler aux indigènes pour construire ou réparer nos murs.

Le gros registre IBA/1, des ACL, qui signale tous les non Vaudois et étrangers venus travailler dans notre commune de 1854 à la fin du siècle, ne cite aucun de ces hommes comme muratier ou muretier. Il est vrai que l'essentiel des murs de pâturage était fait à l'époque, et que les simples travaux d'entretien revenaient aux amodieurs eux-mêmes.

Le livre de comptes de John Golay nous indique qu'en 1883 Louis Meylan des Vyffourches à fait pour son compte 371 mètres de mur au chalet Hermann à 35 ct. le mètre, soit un total de 129 fr. 85. Nous ignorons dans le cas présent s'il s'agit d'une construction totale ou simplement d'une restauration.

Ces petites notes, simple prologue à une étude complète sur les murs crus qui mériterait de voir le jour.

Une question encore. Construisait-on au début aussi bien qu'on le fait encore de nos jours, des spécialistes oeuvrent, en pleine possession de leur métier difficile, et nous livrent des murs qui sont de véritables oeuvres d'art; ou se contentait-on d'un entassement de pierres qui se tiennent simplement et qui, tel quel, suffisait au rôle qui est celui de fixer une limite et de retenir le bétail à l'intérieur de celle-ci ?

Il n'est pas interdit de croire que peu à peu, au fil des décennies, une technique de construction se soit affinée pour en arriver à cette quasi perfection que l'on découvre à nos murs contemporains qui méritent toute notre attention.

De nombreux articles auront paru dans les journaux sur ce sujet passionnant. L'ouvrage sur le Parc jurassien nous livre également des pages fondamentales sur les murets¹.

Ne resterait donc plus qu'à notre commune et à nos particuliers à empoigner le taureau par les cornes et à réparer les siens. Est-ce un simple rêve, cela pourrait-il devenir réalité ?

1. Le parc jurassien vaudois, Editions 24 Heures, 1994. Chapitre XI, Les murets, pp.155 à 159.

Note: On a supposé plus haut que l'on n'établissait pas de murs de pâturage, pour l'ensemble des propriétés d'alpage, avant le XVIIIe siècle. Encore faut-il le prouver. L'extrait ci-dessous y contribuera dans une petite mesure:

"... D'ailleurs, faisant réflexion sur les inconvénients à que souffriroient les propriétaires d'en pouvoir couper, et s'en servir tant pour leurs bâtiments et challets, pour les cloisons de leurs montagnes que pour l'usage, soit affouage des dites Montagnes,..." Arrêt souverain de 1679, original aux ACA.

PLAIDOYER POUR LES VIEUX MURS DE PATURAGE



Passage pour piétons entre le Chalottet et la Moralle, dans la Grand'Combe.

A l'heure où de plus en plus de terres disparaissent, cédant la place à des constructions industrielles la plupart esthétiquement inadaptées, pour ne pas dire laides à pleurer, à des bâtisses privées, à un réseau de routes et de chemins de plus en plus serré, non pas seulement dans le plat pays comme on serait tenté de le croire, mais aussi en montagne, dans les forêts, partout, il convient de porter une attention toute particulière, en plus des sites naturels, à ceux-là qui ont été façonnés par l'homme au cours des siècles, tels les chalets d'alpage, leurs citernes et leurs murs de pierre sèche. C'est là un témoignage inestimable de la haute époque du fromage, gruyère en particulier, de ces temps où les activités de l'homme n'étaient pas autant qu'aujourd'hui marquées par des séparations quasi totales, mais se mariaient avec naturel. Ainsi l'horloger qui élaborait et construisait des montres au fond de la Vallée, était paysan. C'est-à-dire qu'en belle saison, ses bêtes à lui aussi prenaient le chemin des hauts où il se rendait à son tour, les dimanches après-midi, visiter le pâturage, voir si son bétail va bien, à moins qu'il ne soit resté à l'écurie à cause du chaud, parler aux bergers auxquels il apportait peut-être un saucisson, une bouteille de vin c'est peu probable, manger la crème que ceux-ci se faisaient un plaisir de lui offrir et qu'il prenait dans un petit baignolet fait pour cet usage. avec une cuillère de bois, souvent sculptée.

Non seulement ne pas laisser tomber dans l'abandon ce patrimoine riche et beau où l'homme en promenade, aujourd'hui plus que hier encore où il n'y pensait pas, peut se recréer, l'entretenir si ce n'est parfois lui redonner carrément vie par des travaux de restauration. On voit ainsi se remonter des murs de pierre sèche, nos murets de pâturages, dont la ligne grise court, segments de tous les chalets du Jura mis bout à bout, sur des distances incroyables. Quel travail de titan ce fut-là, que monter ces murs. Ils se sont dépondu les reins à le faire, les anciens, d'ici ou d'ailleurs quand on en faisait venir pour ce travail difficile qui répugnait à beaucoup.

Eux tous, les constructeurs, alors ils se sont desséchés les mains devenues à leur tour grises comme la pierre qu'elles maniaient, ils se sont bleuis les ongles coincés trop souvent entre ces gros cailloux qu'ils levaient, ils se sont écorché les avant-bras, les poignets, les coudes, les genoux. Et cela des saisons pleines. Car ceux qui s'étaient décidés à accomplir cet ouvrage, jamais vain, beau à tout coup malgré la peine inouïe qu'il coûte, peut-être même à cause de cela, avaient acquis cette spécialisation qui leur permettait de dresser ces murailles dont la beauté vous retient, capte votre regard qui se perd à les suivre sur les pâtures, absorbant les ondulations du mur qui court sur un terrain dont il épouse les formes.

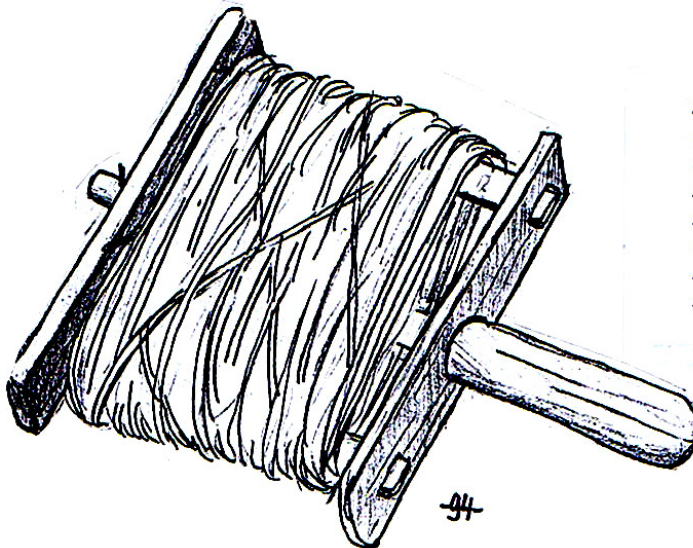
C'est si beau, un mur de pâturage qui ne s'écroule pas, qui est là, neuf ou intact après tant d'années.

Et c'était là une civilisation de la pierre. De la pierre et du bois que celle-ci avait remplacé pour marquer les séparations entre les propriétés, dans l'ensemble dès le début du XVIIIe siècle, quand la forêt vint à s'éclaircir et qu'une pénurie générale déjà se dessinait. Car la pierre on l'avait pour rien. Elle était sur le pâturage, à profusion, à portée de main, ou si peu éloignée qu'avec un char et un cheval, ou une vache du chalet qu'on attelait à sa place, on pouvait aller la chercher sans problèmes. On profitait ainsi en la prenant de recréer de la surface pâturable. On faisait d'une pierre deux coups. Les murs devenaient pierriers. Mais quels pierriers! Faits apparemment pour défier les siècles. Ce ne fut hélas jamais le cas. La pierre se fuse sous l'action des pluies et des

gels, des blocs de la grosseur d'une courge, se réduisent en cailloux sans importance. Et ce que la nature ne fait pas, l'homme l'accomplit lors de ses passages innombrables au-dessus des murs quand il se promène et qu'il désouche sans rien remettre en place, le bétail l'achève en se grattant, toujours avide à son tour de détruire. Des trouées importantes ainsi se font, des brèches de plus en plus nombreuses s'ouvrent, les pierres roulent à nouveau parmi l'herbe des pâturages.

Ce n'est pas un lent travail d'érosion. C'est au contraire un processus rapide là où l'homme passe ou travaille et qu'il n'a pas garde de les entretenir. Ce qui est de nos jours où la peine fait peur, où ramasser un simple caillou pour le remettre à sa place est une insulte à des heures si précieuses. C'est qu'aussi on ignore désormais la matière, ici les cailloux, avec lesquels il ne faut jamais être pressé, au contraire, patient, les regarder sous toutes leurs faces, les tourner, les rouler, les monter, en un mot les amadouer afin qu'ils participent à leur tour à cette construction ou à cette restauration, ou encore à ces simples travaux de maintenance et d'entretien.

C'est un métier que celui de constructeur. Ce serait le plus beau, tu es libre sur les pâturages, s'il n'y avait ce poids, et les reins des hommes si fragiles. Alors quand tu quittes ton chantier le soir tu as le dos moulu, tu peines même parfois à te déplacer, te restant sur le bas de la colonne le poids de tous ces cailloux entassés, déplacés, écartés pendant la journée. Et quand est la nuit et que tu t'es couché, tu les sens encore dans le chaud de ton lit, là, le long de ton dos meurtri. Et même le matin, quand il faut te déplier,



Dérouteur à ficelle que l'on utilisait lors de la pose des tavillons, ici utilisé au chalet de la Muratte. La ficelle servait à tracer des lignes sur le toit.

ce n'est pas là une mince affaire. Maudits cailloux ! Il faudrait abandonner, faire autre chose. Mais a-t-on le choix. On n'a que cela pour gagner sa vie. On a accompagné son père qui était déjà muretier, muratier disaient les anciens, dans le temps, quand on construisait des murs partout. On l'a suivi longtemps, jusqu'à ce qu'il ne soit plus bon à rien, courbé de toutes parts, perclu d'arthrose, atrophié. Et de partout, des phalanges, des mains, des coudes, du corps entier, quoi, devenu comme une vieille racine, noueuse, toute pleine de bosses, des bougnes de la grosseur d'un poing. Un père qui alors est resté au village, ne se déplaçant plus qu'avec une canne, plié en deux, gris de figure, autant que tous les cailloux qu'il a déplacés et qui lui pèsent encore. Des milliers de cailloux qu'il sentira jusqu'au bout, maintenant, et qui là-bas, mis en tas les uns à côté des autres, se fichent de lui !

Et ils ne sont plus, les constructeurs. Les murs quant à eux ils restent, même s'ils se sont élargis, affaissés, même s'ils sont mort à la fin, ou presque, parce qu'ici on les a abandonnés définitivement après que les vieilles limites aient changé de place. Agrandissement des montagnes, mise en place de cantonnements à la suite du rachat des bocherages. La commune s'est servie à profusion, à son tour de construire des murs pour cercler ce qu'elle a pris, elle a agrandi son patrimoine forestier tandis que les particuliers pleurent leurs terres perdues.

De vieux murs ainsi, mystérieux, moussus, à peine visibles sous la végétation qui les a recouverts, presque intégrés au sol parfois tant ils sont vieux, et que tant d'hiver ont passé, qu'on les distingue mal. Ces vieux murs, oui, qui racontent de vieilles histoires de limites et de propriétés, disent aussi le prix de la terre, et de cette lutte terrible et de tous les jours pour la garder. Même si on sait qu'elle ne nous appartient pas, qu'au contraire elle nous est seulement prêtée, à nous les hommes, pour dix ans, pour cinquante ans, jamais beaucoup plus. Alors il sera l'heure de partir. Nous lui appartenons plus qu'elle nous appartient.

Ils sont beaux, ces murs que nous aimons.

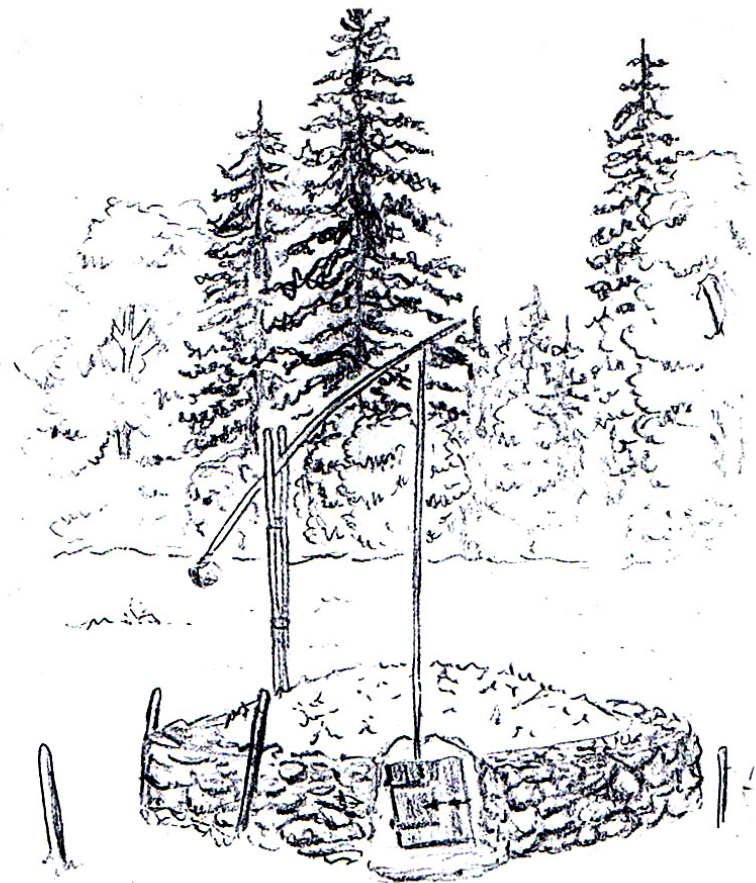
Et ces vieux chemins aussi que l'on a délaissé et qui courent ,

devenus presque invisibles dans les pâturages, aussi sous le couvert des forêts où ils vont se perdre sans qu'on ne sache pourquoi. Quel était donc votre but, hommes d'autrefois, où alliez-vous, vers quelles destinations proches que nous ne connaissons plus. Mais si l'on regarde, si l'on suit attentivement ces sentes qui restent, on voit parfois qu'elles vont vers des ruines, des mazes, à peine décelables, un rectangle, qui sont d'anciens chalets que l'on a abandonnés.

La forêt, les pâturages, là-haut, quand on est curieux et qu'on veut savoir, revenir dans le temps, s'imprégner de cette vieille civilisation, ils nous racontent beaucoup de choses, des immensités de choses.

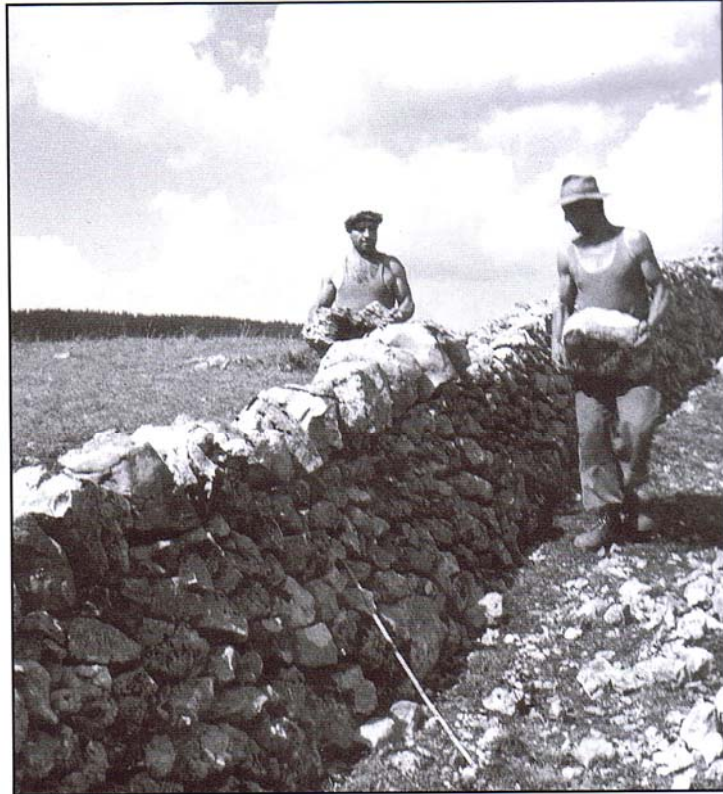
Et c'est là l'histoire anciennes de nos montagnes.

Et ce sont là des vieux murs, qui, s'ils gardent encore les limites actuelles, sont à garder, précieusement, religieusement.



La citerne de derrière le chalet, avec son bancancier, ornement typique de nos pâturages devenu hélas bien rare après l'apparition des laides pompes à bras, plus tard des pompes à moteur.

Le travail des muretiers italiens...



La Vallée de Joux. 1943. L'arte di fare muri a secco.
Muratiers au travail. Collection A.L.Vuilloud



Cento Anni di Storia Italiani & Nord vaudois, 2001.

40

24 HEURES

MERCREDI
3 AOÛT 1994

LADER

” Un jour, j’ai trouvé des fossiles de coquillages dans le calcaire. On m’a dit que c’était le fond de la mer qui était remonté. “

Luigi Moreschi,
artisan muretier
sexagénaire

Photos
Alain
Rouèche
et

Architectures pastorales

Les murets du Jura,



En balade du côté de Saint-Cergue et de la Givrine.



Un sillon de pierres à travers les pâturages.

ce précieux patrimoine

Ces véritables monuments historiques sont les témoins de l'exploitation sylvo-pastorale de nos ancêtres. On s'acharne, dans la région du Marchairuz, à les conserver. Pas facile, car le métier de muretier disparaît et l'argent manque.

Photos
Alain
Rouèche

• Randonneurs et cyclistes les connaissent bien, ces murets de pierres sèches qui font obstacle à la promenade. Barrière, frontière ou protection, ils marquent le paysage du Jura depuis des siècles. Qu'ils traversent en ligne droite ou sinueuse, qu'ils soient en ligne droite ou serpentent entre les sapins ou ornent les crêtes de la montagne, ils sont plantés là selon une géométrie dont la logique nous échappe. Autrefois limite de pâture ou de commune, ils ont été érigés à l'époque où le bois était une denrée précieuse. Au lieu de le gaspiller en barrières, les paysans ont préféré construire des murs, ce qui leur permettait en même temps d'épierrer leurs pâturages. Aujourd'hui, alors que le fil de fer barbelé ou électrique a remplacé le caillou, ces murets ne servent plus guère qu'à rehausser la beauté du Jura.

Un groupement volontaire

• Ce patrimoine, pourtant, ne saurait disparaître. Déjà malmenés par des montagnes à pic, dégrainés par d'irrespectueux amateurs de barbecue ou démolis par les chenillettes des pisteurs en hiver, les murs ont subi l'outrage du temps, de l'érosion, des glissements de terrain. Dans la région du Parc jurassien vaudois, où ils courent du Marchairuz à la Givrine, on s'acharne depuis 1989 à les restaurer. C'est ainsi que Bière, Le Vaud,

Marehissy, Gimel et Lausanne, sensibilisées par protecteurs de la nature et forestiers, se sont associées en un Groupement des communes propriétaires de la Combe des Amburnex, présidé par Jules Le Coultre. Dans ce magnifique valloir tourmenté, ces communes ont lancé un programme de rénovation réparti sur



REPORTAGE

PAR
Madeleine SCHÜRCH

vingt ans, devisé à trois millions de francs, dont 57% doivent être subventionnés par le canton de Vaud et la Confédération.

Or l'argent manque, tout comme la main-d'œuvre pour réaliser un travail pénible, de longue haleine, qui demande un savoir-faire que les jeunes générations ont oublié. «Les anciens murs étaient construits par des ouvriers bergamasques. Ça n'a pas été facile d'en retrouver, car ils en avaient assez bavé!», explique André Croisier, ancien garde forestier de Bière, qui a prospecté l'Italie pour retrouver des muretiers. Il a finalement déniché un vieux qui avait déjà travaillé dans la région et un jeune, qui a abandonné au bout de quelques semaines, fatigué de trimballer des pierres sous les ordres de son men-



Luigi Moreschi aux prises avec un gros caillou.

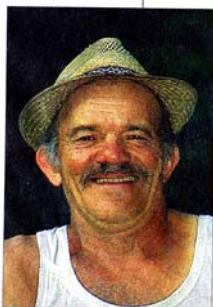
tor! Aujourd'hui, une deuxième équipe de deux muretiers portugais, qui possèdent également ce talent des Méditerranéens pour ériger des constructions de pierres sèches, sont venus en renfort.

Caisses vides

• En six ans, nous avons réalisé pour 565 000 francs de travaux, en collaboration

avec Aubonne, Longirod, L'Abbaye, Bas-sins et des propriétaires privés. La motivation des communes est cependant refroidie par les coûts et le manque de soutien de la Confédération», constate André Badin, inspecteur forestier de la Ville de Lausanne, propriétaire du chalet des Amburnex. Car, si l'Etat de Vaud, par le Service de conservation de la nature, a contribué par doses homéopathiques à soutenir le projet, l'Office fédéral de l'environnement se fait tirer l'oreille pour verser ce qu'il a promis depuis 1989! «Il nous faudrait 125 000 francs rien que pour couvrir les travaux de 1992 et de 1993. Or la Confédération n'a versé jusqu'à présent que quelques dizaines de milliers de francs», déplorent les membres du groupement.

Leurs budgets virant au rouge, les communes se sont tournées vers le Fonds national du paysage, doté de 50 millions de francs en 1991, à l'occasion du 700^e anniversaire de la Confédération. Son représentant, Hans Weiss, s'est déclaré impressionné par l'engagement des communes. Son bureau, qui a déjà soutenu l'expérience, a été une nouvelle fois sollicité, comme la Loterie romande. «A l'heure où d'autres communes de la région aimeraient se rattacher au projet, nous avons besoin de soutien», conclut Gilbert Copf, président du Parc jurassien vaudois.



Luigi le solitaire, artisan muretier

Luigi Moreschi est payé au mètre. Depuis six ans, ce maçon bergamasque revient chaque printemps de son Italie natale pour rafistoler et reconstruire les murets du Jura. Ses mains, aussi sèches que les pierres qu'il charrie à longueur de journée, témoignent d'un dur labeur. Ses ongles, pincés de temps à autre par un caillou capricieux, ont viré au noir. Mais ça lui est égal, car il aime ce métier d'artisan, en symbiose avec la montagne. «Les pierres, faut les manger comme la polenta! Elles doivent être bonnes et bien choisies», explique ce saisonnier, qui connaît les moindres recoins des alpages.

Employé par la commune de Bière, pour laquelle il effectue en période creuse différents travaux d'entretien, Luigi est un ours solitaire, qui travaille au rythme chaotique des commandes que lui passent les communes du groupement. Qu'il colmate des brèches dans les murs des Amburnex ou reconstruise des centaines de mètres sur les hauts de Gimel, il apprécie une nature sauvage

qui lui révèle parfois ses secrets. «Un jour, j'ai trouvé des fossiles de coquillages dans le calcaire. On m'a dit que c'était le fond de la mer qui était remonté». Ailleurs, il a déniché un caillou avec une date peinte en rouge: 1896. Mais il l'a égaré dans son puzzle minéral!

A la base, les murs mesurent jusqu'à un mètre de largeur et se réduisent en cône jusqu'à quarante centimètres. Luigi trie et choisit les pierres en fonction de leur forme, de leur qualité, en les retouchant le moins possible au marteau, gardant les plus belles pour la couverture verticale. Si un camion lui apporte parfois un chargement près du chantier, il ne doit compter que sur lui-même. «Lorsqu'une pierre est trop lourde, je me débrouille tout seul avec mon pic. Mais mon dos en prend un coup», bougonne le muretier, qui accuse bien sûr les 60 ans. Sous son sapan, à la pause de midi, Luigi devient cependant moins bavard. C'est l'heure de la sieste...

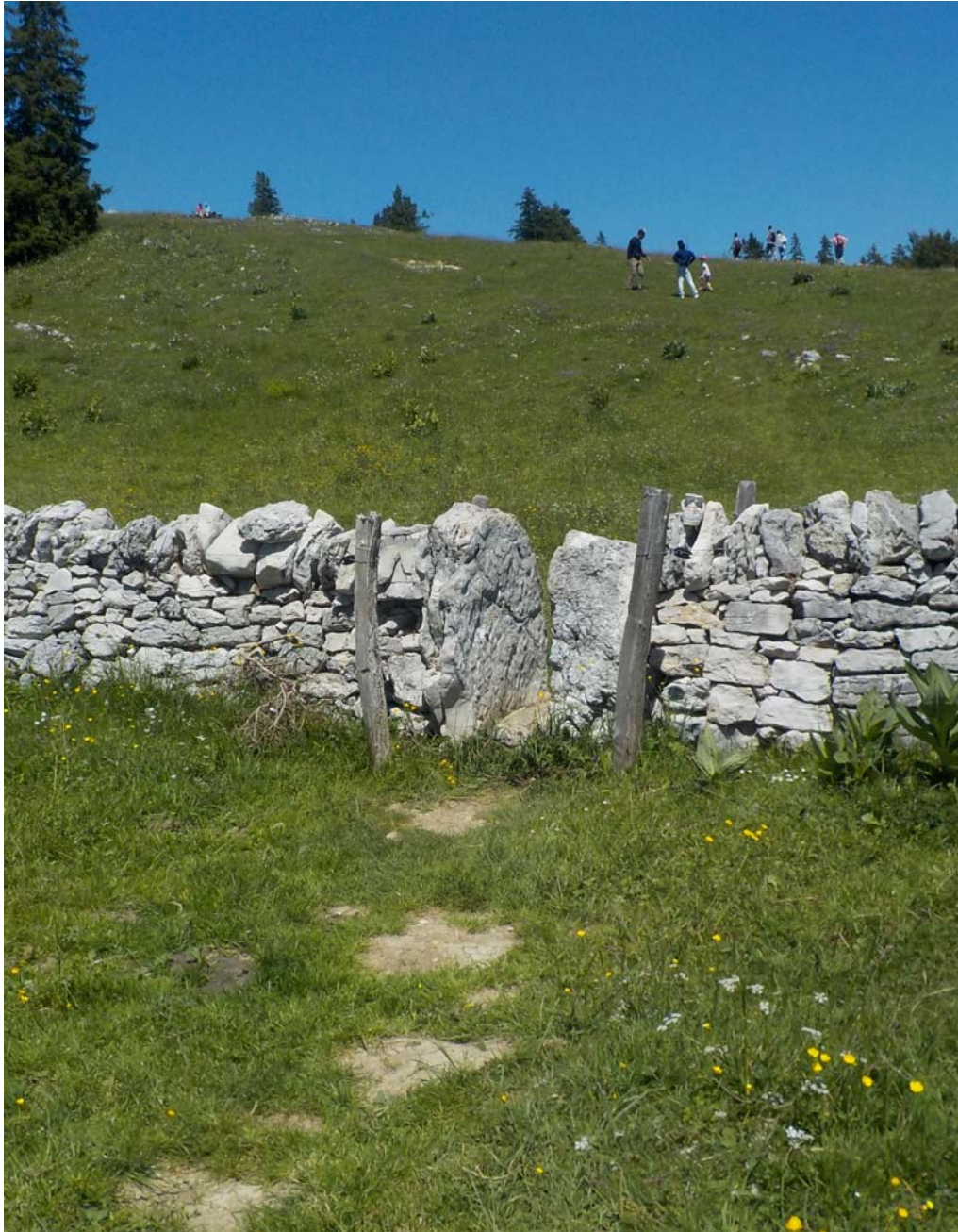
M. Sch. → □

M. Sch. → □



Ils sont décidément bien beaux, ces murs de pâturage...

Aujourd'hui les Bergamasques sont rentrés au pays, ou, pour ceux qui restent, les professions ordinaires ne sont plus aussi contraignantes. En conséquence la construction et la réfection des murs, travaux vivement encouragés par le Fonds suisse pour la protection du paysage, revient à nouveau à des professionnels de la région. On sait leurs œuvres, tant par exemple sur la crête du Mont-Tendre, que sur le sommet de la Dent-de-Vaulion, mur de pierre sèche séparant l'alpage de la Dent, propriété de la commune de Vaulion, de celui de la Petite-Dent Dessus, patrimoine alpestre du village du Pont.



On laissera toujours des passages pour les promeneurs.



Il court, il court, le mur de la Dent de Vaulion, de par sa blancheur récente visible depuis le bas de la Vallée.



On trouvera de plus amples informations sur les murs de pierre sèche dans l'ouvrage : Le parc jurassien vaudois, Editions 24 Heures, pp. 155 à 159, Les murets. Et dans Murs de pierres sèches, Manuel pour la construction et la réfection, Editions Paul Haupt, Berne, 1996.



Une œuvre de Pierre Aubert.